

L'émotion du vrai

Madeleine Dorée

Volume 4, Number 4, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9231ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorée, M. (1988). L'émotion du vrai. *Espace Sculpture*, 4(4), 12–13.

L'émotion du vrai

MADELEINE DORÉE

L'émotion est une forme de connaissance. Pour aller vers elle, quand j'apprends une oeuvre d'art, je dois suivre le parcours intime de l'oeuvre, laisser intervenir le dialogue intuitif qui éveille mes *sens* à cette réalité.

Aujourd'hui, nous sommes en contact avec une multitude de valeurs artificielles et naturelles. Certains artistes s'interrogent sur le croisement de ces deux mondes: c'est le rapport nature/culture. Cette réflexion, je ne peux l'isoler du contexte social, politique et culturel, parce qu'elle réfère au comportement de l'être humain face à la nature et à la vie urbaine.

La sensibilité issue de cette conscience se donne à voir dans les oeuvres de Giacometti et de Germaine Richer où le rapport entre le sujet et l'objet se fonde sur une expérience du réel. Dans celles de Brancusi et de Barbara Hepworth, la recherche aspire à englober la totalité de la vie (épuration des formes).

"En fait, tout se passe comme si au sortir des problématiques des avant-gardes l'art ne pouvait se survivre qu'en s'immergeant dans toute l'histoire de la culture -et surtout la plus

ancienne- pour retrouver sa nécessité; comme si la culture (qui fut toujours un double interprété de la nature) ayant fini par se substituer à celle-ci, on ne pouvait retrouver le réel qu'en se confrontant aux signes qu'elle a sacratisés." (1)

Comment partir de la réalité et trouver de quelle manière une chose se fait art, sont les deux grandes questions qui ramènent le sujet humain dans les oeuvres des trois artistes que j'ai choisies de présenter.

Hélène Sarrazin fait naître de la forme naturelle des branches, des êtres mi-animal, mi-humain et la sensibilité qui s'en dégage n'est pas s'en rappeler la symbolique de la vie contenue dans l'arbre. Les îlots poétiques de Johanne Plourde ramènent l'art à l'enfance d'un geste purement naturel; ils font vivre au spectateur une perception aérienne: "L'individu doit reprendre les mesures de son environnement à chaque fois que l'idée qu'il se fait de lui-même est modifiée." Éva Brandl nous renvoie à une appréhension globale du paysage et de l'espace. Elle interroge la nature de la perception d'un lieu en fusionnant l'art et la technologie.

Fragile et forte

La sensibilité présente dans les oeuvres d'Hélène Sarrazin est suggérée par les formes elles-mêmes: les branches. Mais à ne parler que du support de l'oeuvre, je reste en surface et risque de contourner l'essentiel du propos. Les racines sont dépouillées de l'écorce physique uniforme qui les retenait à la terre; et ce dépouillement signifie que nous retournons à l'état primitif d'une pensée qui s'ouvre aux émotions et les accueille. L'oeuvre se présente dans sa pureté formelle, elle s'élève, fragile et forte, soutenue par l'équilibre des forces acquises dans sa vie souterraine.

La forme *nature* ne vient pas de l'imagination qui modifie et transforme la matière, mais de la continuité du trajet naturel de la vie inscrite dans le matériau (à l'exemple du sculpteur traditionnel qui laisse parler la forme). La manière dont les branches sont regroupées, rappelle la complexité des multiples réseaux humains. Elle dépouille le vrai de ses apparences en donnant une réalité qui attire ou dérange. La pensée primitive d'un ensemble de gestes qui touchent les émotions à l'état brut devient palpable quand tous les sens sont touchés intérieurement en même temps. Pour les artistes de l'Arte povera qui utilisent fréquemment des matériaux naturels, "l'espace n'est pas à prendre comme quelque chose en soi, mais comme une réalité mettant en relation des êtres différents." (3) Leurs oeuvres vivantes subissent les transformations du temps, tandis que celles d'Hélène Sarrazin, qui utilise le matériau naturel pour la symbolique en soi, arrivent dans une forme définitive, achevée.

Elle communique cette prise de conscience d'une nature intérieure et indique la voie d'une esthétique de la disparition: un sens naturel unique où nous nous rejoignons tous émotivement.

Son oeuvre me fait voir qu'être sensible aux éléments naturels c'est aussi être attentif à l'environnement et au spectateur qui se réfléchit dans l'objet-sculpture. Ces oeuvres furent présentées à la Galerie de l'UQAM en avril dernier, et elles sont l'aboutissement de sa

Hélène Sarrazin, 1988. Le groupe, bois, 6' 3". Photo: Madeleine Dorée



recherche en maîtrise. Si je souligne le contexte c'est pour signifier que la communication accompagnant l'oeuvre est un conte urbain. Et l'on retrouve la pensée inscrite dans le matériau: les branches ont été ramassées dans des parcs, les espaces privilégiés du milieu urbain.

Les îles

Elles situent notre second point de vue. Au-dessus de la ville, les parcs nous apparaissent comme des îlots, la nature est fragmentée. Cette vision surélevée est celle que Johanne Plourde nous donne à voir dans l'oeuvre qu'elle a présentée en mai dernier dans le cadre de l'exposition "Femmes de parole et écologie". Chacune des îles isolée peut représenter un lieu intime ou rappeler l'isolement de l'individu en ville.

Lorsque je suis face à la nature poétique des petits espaces qu'elle crée, l'instant du regard suffit à englober la totalité du lieu. "C'est la découverte d'un espace et de ses possibilités."⁽⁴⁾ "Comme des fragments épisodiques, les îles suggèrent un langage à découvrir: en s'approchant l'on découvre la



Johanne Plourde, *L'île noire*, 1988, 2'1/2 x 1'1/2 x 10" h.

végétation, l'aménagement des espaces, les aires de circulation et l'eau. Cette dimension colossale et minutieuse à la fois oblige à une attention particulière; une erreur, un accident de parcours et la petite île éphémère disparaît. La

menace d'anéantissement qui remonte à un primitivisme préhistorique apparaît dans le tracé de l'île. Un contact avec soi-même et le monde existant nous éveille au travail de la vision.



Éva Brandl, *Navigare necesse est...* (Sailing onwards), 1987, cuivre, acier, verre et aménagement paysager. Elementa Naturae, MAC Photo: Geoffrey James.

Vers un rivage sans fin

Les oeuvres nous apprennent à les regarder, les découvrir devient un jeu perceptif enrichissant quand l'échange se produit. La vision ne nous est jamais donnée d'emblée. Avec l'émotion du vrai, c'est la vision de ma propre sensibilité qui me guide. Chaque individu a un bagage de connaissances et d'expériences différentes, et vu sous cet angle, la vision devient multiple.

L'espace de la perception qui invite le spectateur à s'investir dans le lieu est l'un des aspects qu'Éva Brandl nous fait vivre dans la plupart de ses installations. L'oeuvre illustrée ici faisait partie d'une autre exposition thématique *Elementa Naturae*, tenue au Musée d'art contemporain de Montréal l'été dernier.

L'installation reconstitue l'image d'un pays à

observer. Le naturalisme est stylisé et la facture sensible des matériaux me donne l'illusion de la réalité: l'eau simulée par le verre, la barque... en cuivre, une aube... en acier. La perception que j'ai, est celle d'être en relation avec un lieu simulé. Si je me laisse emporter par la simple analogie que la réplique des objets est un double interprété de la nature, je ne peux retrouver le réel. Je dois aller vers des valeurs d'intimité quand les signes deviennent matière à réflexion. La barque en cuivre est conductrice de chaleur et de lumière. Elle repose au centre de l'environnement, neutralisée par sa qualité de matière conçue pour répondre à l'anonymat physique. À l'aube, l'ensemble de l'installation peut être le lieu d'un rituel d'abandon, où l'on quitte l'obscurité phase par phase. En découvrant les relations d'équivalences simples: l'eau, l'archétype de la mémoire "mis

en verre" soulève la barque qui transporte le symbole fondamental d'une liberté, et ma perception s'achemine vers un rivage sans fin.

Éva Brandl unit les possibilités de l'art et de la technologie. Son oeuvre saisit la mouvance du propos et montre une filiation possible entre la nature et la culture. La nature du matériau développe l'humain du monde, mais l'émotion du vrai n'est pas sa réalité matérielle.

(1) *Le renouveau de l'expressionnisme*, in: *L'aventure de la sculpture moderne XIXe et XXe siècles*, Éditions d'art Albert Skira, S.A. Genève, 1986, p. 246

(2) *L'expérience de la perception*, in: op. cit., p. 289

(3) *L'affirmation de la sculpture, l'Arte povera*, in: op. cit., p. 279

(4) Catalogue d'exposition: *Femmes de parole et écologie*, p. 23